
Laura Bellini
Ne me parlez pas comme à une invitée
Dans sa maison, il fait de plus en plus chaud.
Dans son cœur, la sérénité s'éloigne peu à peu.

Ne me parlez pas comme à une invitée

Dans sa maison, il fait de plus en plus chaud. Dans son cœur, la sérénité s'éloigne peu à peu.

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384902035

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - Les conditions qui ne figuraient pas dans le contrat..... 12
Chapitre 2 - Une place à table..... 24
Chapitre 3 - L'eau trouve toujours son chemin..... 37
Chapitre 4 - Ce que les plans ne montrent pas..... 47
Chapitre 5 - Le droit de refuser..... 57
Chapitre 6 - L'intimité que nous avions choisie..... 69
Chapitre 7 - Une place à table, mais pas dans les décisions..... 80
Chapitre 8 - En dehors de sa maison..... 92
Chapitre 9 - Le prix de la confiance..... 104
Chapitre 10 - Quand la maison cesse d'être vide..... 114
Chapitre 11 - Ce qui reste après une nuit..... 124
Chapitre 12 - Des décisions prises pour deux..... 135
Chapitre 13 - Les limites de la responsabilité..... 146
Chapitre 14 - La vérité qu'un baiser ne suffit pas à réparer..... 159
Chapitre 15 - La maison où l'on ne me demandait pas mon avis..... 170
Chapitre 16 - Le silence après la fermeture de la porte..... 183
Chapitre 17 - Ce qu'on ne peut pas réparer à la place de quelqu'un..... 196
Chapitre 18 - Une place que l'on choisit ensemble..... 206
Chapitre 19 - Ouvrir la porte ne suffit pas..... 216
Chapitre 20 - Deux maisons, une place pour nous..... 227

INTRO

La première chose que je remarquai fut l'odeur du bois mouillé. La deuxième, la porte ouverte de la maison, alors que le propriétaire m'avait expressément demandé de sonner avant d'entrer.

Je me tenais sur l'allée de pierre, mon dossier de plans sous le bras, et j'observais la bâtisse blanche dont les murs avaient déjà pris, par endroits, la teinte du vieil ivoire. Derrière la maison s'étendait un jardin. Du moins était-ce ainsi que cette parcelle figurait dans les documents. En réalité, il s'agissait d'un enchevêtrement d'arbres poussés spontanément, d'arbustes négligés et d'herbes qui avaient depuis longtemps cessé de respecter la moindre limite.

J'avais cinquante et un ans, mon propre cabinet de conception paysagère, deux relations ratées derrière moi et suffisamment d'expérience pour savoir qu'il valait mieux observer la maison des autres avec une certaine distance professionnelle.

Ce matin-là, je voulais avant tout décrocher une commande qui me permettrait de refuser sereinement une nouvelle proposition de collaboration avec un grand cabinet d'architecture de Varsovie. Je n'avais besoin ni d'un associé, ni d'un supérieur, ni de quelqu'un qui viendrait m'expliquer comment diriger ma propre entreprise. Il me fallait un beau projet, une rémunération honnête et un peu de tranquillité.

Je sortis mon téléphone. J'avais sept minutes d'avance sur l'heure convenue.

— Bonjour ? lançai-je depuis le seuil.

Un bruit d'outil qu'on reposait me parvint du fond de la maison. Quelques instants plus tard apparut un homme aux manches de chemise en lin retroussées. Ses cheveux grisonnaient, sa mâchoire était nettement dessinée et il possédait cette assurance tranquille qui inspirait confiance à certains et donnait immédiatement envie à d'autres de le contredire.

Chez moi, elle provoqua les deux réactions.

— Madame Król ?

— Bożena Król. Nous avions rendez-vous à dix heures.

Il regarda sa montre, puis leva les yeux vers moi.

— Il est dix heures moins sept.

— Je sais. Je peux attendre.

— Ce n'est pas nécessaire. Zbigniew Ptak.

Il me tendit la main. Sa poignée était chaude, ferme, mais sans cette volonté de prouver quoi que ce soit que certains hommes mettent dans ce geste. Ce ne fut qu'en retirant ma main que je remarquai une petite égratignure près de son poignet.

— Vous participez aux travaux de rénovation ? demandai-je.

— Si je vous disais que je me contente de les superviser, je mentirais. Entrez, je vous en prie.

L'intérieur était étonnamment chaleureux. Une vieille table en bois, des récipients en céramique, des livres sur les larges rebords des fenêtres et un poêle en faïence près duquel séchaient deux paires de gants de travail. Rien de cette élégance froide que je rencontrais dans les maisons préparées pour des séances photographiques. Quelqu'un

vivait vraiment ici, commettait de petites erreurs au quotidien et ne cherchait pas à les dissimuler aux visiteurs.

— Un café ? proposa-t-il.

— Le jardin d'abord.

Il haussa les sourcils.

— Vous commencez toujours par refuser ?

— Seulement quand quelqu'un me propose un café au lieu de me montrer l'endroit dont il doit me confier l'aménagement.

Il eut un rire bref, sans paraître offensé.

— Très bien. Le jardin.

Il me conduisit à travers le salon jusqu'aux portes vitrées. Lorsque nous sortîmes sur la terrasse, je découvris que le terrain descendait en pente douce vers un vieux mur de calcaire. Plus loin, entre les cimes des arbres, se dessinait la vallée de la Vistule. L'humidité de la pluie nocturne flottait encore dans l'air, et la lumière automnale révélait dans ce jardin abandonné des nuances qu'aucune photographie envoyée par courriel n'aurait pu restituer.

J'en perçus immédiatement le potentiel. Une allée pouvait décrire une courbe douce jusqu'au banc de pierre. Les vieux pommiers méritaient d'être sauvés. Le long du mur sud, il y aurait assez de place pour un massif de plantes vivaces qui ne nécessiteraient pas une attention quotidienne.

J'ouvris mon dossier et sortis une esquisse préparée à partir du plan de la parcelle.

— J'avais envisagé, dans un premier temps, de conserver la majeure partie des arbres existants. Ici, nous pourrions dégager la vue sans tout abattre. Quant à cette partie…

— C'est là que se trouvera la terrasse.

Je me tournai vers lui.

— Quelle terrasse ?

— Une plus grande. En bois. J'aimerais qu'elle s'étende au-delà de ce pommier.

— Dans ce cas, il faudra l'abattre.

— Je sais.

Je fis quelques pas vers l'arbre. Son tronc était incliné, son écorce crevassée, mais ses branches paraissaient saines. Je ramassai une petite pomme tombée au sol.

— Quel âge a-t-il ?

— Je ne sais pas. Peut-être soixante ans.

— Et vous voulez l'abattre pour quelques mètres supplémentaires de planches ?

— Je veux pouvoir m'asseoir le soir avec un verre de vin et contempler la vallée.

— Vous le pouvez. Il suffit de déplacer la terrasse.

Pendant un instant, il m'observa sans rien dire.

— Vous avez déjà tout prévu ?

— Non. C'est précisément pour cela que je suis ici.

— Pourtant, on aurait dit que vous aviez déjà décidé.

— Mon métier consiste à proposer des solutions. Je ne suis pas obligée d'approuver chacune de vos idées.

Un léger sourire apparut sur ses lèvres.

— C'est plutôt une bonne chose.

Je ne savais pas s'il était sincère ou s'il aimait simplement la contradiction. Je revins à mon esquisse et traçai au crayon les limites de la couronne du pommier. Zbigniew se

plaça à côté de moi, assez près pour que je distingue sur sa chemise une odeur de bois et de savon, mais sans se pencher au-dessus de mon épaule. Il attendit que je lui montre moi-même le dessin.

Cette petite marque de retenue me plut davantage que je n'aurais voulu l'admettre.

— Vous avez votre propre jardin ? demanda-t-il à l'improviste.

— Oui.

— Il est grand ?

— Suffisamment pour que je trouve chaque jour quelque chose à améliorer.

— Autrement dit, vous ne vous reposez même pas chez vous.

— Si, je me repose. Mais pas nécessairement en restant assise sans rien faire.

Il hocha la tête, comme s'il comprenait la différence.

Nous longeâmes le vieux mur. Nous parlâmes du drainage, de l'état des racines et du coût de restauration des marches en pierre. Zbigniew écoutait attentivement, posait des questions pertinentes et, lorsqu'il ignorait quelque chose, ne prétendait pas être un expert. À un moment, il retira la veste qu'il avait jusque-là portée sur le bras et la posa sur un banc humide pour que je puisse y déplier un plan plus grand.

— Elle va être sale, remarquai-je.

— Ça se lave.

— C'est une belle veste.

— Vos dessins ont l'air d'être de qualité, eux aussi.

Cette fois, ce fut moi qui souris.

Nous rentrâmes dans la maison lorsque la pluie commença à tomber doucement. Zbigniew déposa deux tasses de thé sur la table, bien que je n'aie rien demandé. Il en poussa une vers moi, puis s'assit en face.

— J'aimerais que ce jardin soit terminé avant l'été prochain, dit-il.

— C'est possible si nous commençons les travaux de terrassement dès cet automne. Mais j'aurai besoin d'une certaine liberté pour élaborer le projet.

— Bien entendu. C'est vous la spécialiste de l'aménagement.

Il prit son téléphone, qui venait de vibrer. Il jeta un coup d'œil à l'écran et répondit à quelqu'un par un court message.

— Je viens justement de confirmer au menuisier la date de début des travaux pour la terrasse, ajouta-t-il.

Je reposai ma tasse.

— La grande terrasse ?

— Oui. Je ne veux pas que nous perdions du temps.

— Mais nous n'avons même pas encore décidé de son emplacement.

— Nous pourrons régler cela plus tard. L'artisan doit réserver une place dans son calendrier.

Il prononça ces mots avec un tel naturel qu'il ne semblait percevoir aucune contradiction entre le fait de me confier la conception du jardin et celui de prendre des décisions susceptibles de compromettre entièrement mon projet.

Je refermai mon dossier.

— Monsieur Zbigniew, si je dois être responsable de l'aménagement de votre jardin, il faut que je puisse intervenir dans les décisions qui en détermineront la forme.

Il me dévisagea attentivement.

— Et moi, je dois garder à l'esprit qu'il s'agit de ma maison.

Il n'avait pas élevé la voix. Il n'avait pas essayé de m'humilier. Pourtant, ces quelques mots venaient de tracer une frontière que je n'avais pas remarquée jusque-là.

Je me levai, prête à conclure notre rencontre en lui assurant poliment que je lui enverrais une première estimation.

Zbigniew se leva lui aussi.

— Je ne voulais pas vous blesser.

— Vous ne m'avez pas blessée. Nous devons simplement savoir sur quelles bases nous allons travailler ensemble.

Il m'accompagna jusqu'à la porte. Dehors, la pluie s'était intensifiée. Il prit alors un parapluie rangé dans un porte-parapluies en cuivre et me le tendit.

— Vous pourrez me le rendre la prochaine fois.

— Nous n'avons pas encore convenu d'une prochaine fois.

— Je sais.

Il me regarda avec une expression qui ne relevait plus tout à fait de la simple courtoisie professionnelle.

— Mais j'aimerais que vous reveniez, Bożena.

C'était la première fois qu'il prononçait mon prénom. Sans familiarité excessive, avec calme, comme s'il cherchait à savoir si je l'y autoriserais.

Je pris le parapluie, bien que le mien se trouvât dans ma voiture.

— Dans ce cas, ne faites pas abattre le pommier pour le moment.

— Je vais essayer.

— Non. Promettez-le-moi.

Pendant quelques instants, nous nous regardâmes en silence.

— Je vous le promets, répondit-il enfin.

Je descendis les marches mouillées. Arrivée au portillon, je me retournai une dernière fois. Il se tenait dans l'embrasure de la porte ouverte, une main appuyée contre le chambranle, et me regardait partir sans la moindre gêne.

Dans la voiture, je déposai le parapluie sur le siège passager. Mon téléphone affichait un rappel concernant la proposition de Varsovie, à laquelle je devais répondre avant la fin de la semaine. Le matin même, j'étais encore persuadée qu'il me serait facile de la refuser, à condition de trouver un projet qui vaille la peine de rester indépendante et de travailler selon mes propres règles.

À présent, j'avais devant moi un jardin magnifique, un propriétaire difficile et le souvenir troublant de la manière dont il avait prononcé mon prénom.

Je contemplai la maison, dont les fenêtres diffusaient une lumière chaleureuse sous la pluie grise.

Serais-je vraiment capable d'entrer dans son univers sans lui permettre, un jour, de refermer la porte derrière moi selon ses propres conditions ?

Chapitre 1 - Les conditions qui ne figuraient pas dans le contrat

Le parapluie de Zbigniew Ptak resta près de la porte de ma maison pendant trois jours avant que je me décide à le lui rendre. Ce n'était pas par manque de temps. Au contraire, chaque matin, je trouvais quelques instants pour regarder sa toile sombre et sa poignée en bois, avant de me consacrer à une tâche qui ne m'obligeait pas à penser à l'homme qui me l'avait prêté.

Le lundi, je préparai le devis pour la réhabilitation du jardin. Le mardi, je discutai avec un fournisseur de plantes et vérifiai la disponibilité des pierres nécessaires à la restauration des marches. Le mercredi, je reçus un message de Zbigniew me demandant si j'avais trouvé une solution permettant de conserver le pommier. Je lui répondis de manière professionnelle, en joignant une esquisse présentant deux variantes pour la terrasse. Pendant une heure, je ne reçus aucune réponse. Puis mon téléphone vibra.

La deuxième variante me paraît raisonnable. Mais je préfère que nous en discutions sur place. Et rapportez-moi mon parapluie avant de décider qu'il fait désormais partie du mobilier de votre atelier.

Je souris à l'écran, bien que je fusse seule.

Je n'aimais pas la facilité avec laquelle cet homme parvenait à changer le ton d'une correspondance ordinaire. Les hommes que je rencontrais dans mon travail se divisaient généralement en deux catégories : ceux qui me considéraient comme une experte et ceux qui éprouvaient le

besoin de vérifier sans cesse mes compétences. Zbigniew appartenait manifestement à une troisième catégorie. Il savait écouter, puis, d'une seule phrase, rappeler que la décision finale lui appartenait malgré tout.

Le jeudi, je pris la route de Kazimierz Dolny, convaincue que nous terminerions nos négociations en une heure. Dans mon dossier se trouvaient le projet corrigé, une estimation détaillée de la première phase des travaux et un modèle de contrat. Je n'avais aucune intention d'accepter une mission dans laquelle ma responsabilité quant au résultat serait supérieure à mon influence réelle sur les décisions.

Zbigniew m'attendait devant la maison. Cette fois, il portait un pull sombre et un pantalon de travail usé. Debout devant une planche posée sur des tréteaux, il était occupé à prendre des mesures. Lorsqu'il aperçut ma voiture, il posa son mètre, mais ne vint pas immédiatement vers moi. Il prit d'abord soin de marquer au crayon l'endroit où il comptait couper.

Ce détail m'amusa. J'étais habituée aux gens qui faisaient trois choses à la fois sans en accomplir correctement aucune.

— Vous venez m'annoncer votre verdict ? demanda-t-il en guise de salut.

— Je viens avec une proposition.

— Cela semble encore plus sérieux.

— Parce que ça l'est.

Je lui tendis le parapluie. Il l'examina avec une gravité théâtrale, comme pour vérifier que je ne l'avais pas endommagé.

— Intact. Je suis impressionné.

— Si vous saviez comment je traite les objets qu'on me prête, cela ne vous surprendrait pas.

— C'est justement ce que j'essaie de découvrir.

Il leva les yeux et, pendant un bref instant, me regarda avec une attention qui dépassait largement la question des objets empruntés. Je ne répondis pas. Je sortis les documents de mon sac et désignai la terrasse.

— Commençons par ce qui risque de nous coûter le plus cher.

Nous étalâmes les plans sur la table du salon. Zbigniew apporta du café, en prenant soin, cette fois, de me demander si j'en avais envie. Je remarquai ce changement, sans pour autant avoir l'intention de le récompenser. Je dépliai le plan et lui expliquai pourquoi le déplacement de la terrasse de deux mètres permettrait de préserver le pommier tout en dégageant la vue sur la vallée.

Il m'écoutait, les avant-bras posés sur la table. De temps en temps, il posait une question, sans jamais m'interrompre au milieu d'une phrase. Lorsque j'eus terminé, il étudia longuement la coupe de la structure.

— Il y a un problème, dit-il enfin.

— Lequel ?

— Je ne veux pas de garde-corps du côté du jardin.

— À cette hauteur, une protection sera nécessaire. Nous pouvons la concevoir de manière à ne pas obstruer la vue.

— Et si nous renoncions à surélever la terrasse ?

— Il faudrait alors revoir l'accès depuis le salon. Cela modifierait également le système de drainage.

— Donc une décision en entraîne une autre.

— C'est précisément pour cette raison qu'on établit un projet avant de commander les matériaux.

Zbigniew s'adossa à sa chaise. Pendant un instant, il parut sur le point de protester, mais il se contenta finalement de hocher la tête.

— Le menuisier peut attendre avant de commencer la construction. Je lui ai parlé.

Je ne m'attendais pas à une concession aussi rapide.

— C'est une bonne chose.

— Vous n'avez pas l'air particulièrement ravie.

— J'ignorais que vous attendiez des applaudissements.

Il éclata de rire, plus franchement que la fois précédente.

— Je commence à comprendre pourquoi on vous recommande.

— J'espère que c'est pour mes jardins.

— Principalement. Même si quelqu'un m'a prévenu que vous n'aimiez pas les demi-mesures.

— C'était une recommandation ou un avertissement ?

— Je n'ai pas encore décidé.

Je l'observai un instant, essayant de déterminer quelle part de provocation délibérée se cachait derrière son ton désinvolte. Il avait cinquante-cinq ans et le visage d'un homme qui n'éprouvait plus le besoin de paraître plus jeune ou plus intéressant qu'il ne l'était. Ses tempes grisonnantes lui donnaient du caractère, tout comme les rides qui apparaissaient lorsqu'il souriait. Il n'était pas excessivement élégant. J'aimais que ses mains portent les traces d'un véritable travail manuel.

Je reportai mon attention sur les documents avant qu'il ne remarque que je l'observais depuis trop longtemps.

— J'aimerais également discuter des modalités de notre collaboration.

— Je vous écoute.

— Nous prendrons ensemble les décisions concernant les fonctions du jardin, mais les solutions techniques, le choix des plantes et la disposition des plantations devront être approuvés avant le début des travaux. Si vous décidez ensuite de modifier le projet, nous conviendrons du coût supplémentaire et de son incidence sur le calendrier.

— Et si quelque chose ne me plaît tout simplement pas ?

— Vous me le direz. Je préparerai une autre proposition.

— Et je suis censé vous croire lorsque vous affirmez que vous ne vous vexerez pas si je fais un autre choix ?

— Je suis paysagiste, pas une artiste susceptible. La différence, c'est que je suis capable de justifier mes choix.

Zbigniew fit glisser un doigt le long du bord de la feuille.

— J'aimerais avoir le dernier mot.

— En ce qui concerne votre argent et la manière dont vous souhaitez utiliser votre maison, bien entendu. Mais si vous attendez de moi que j'engage ma responsabilité sur des travaux dont je ne pourrai pas contrôler l'exécution, je refuserai cette mission.

Un silence s'installa. Derrière la fenêtre, le vent agitait les branches du pommier dont le sort était devenu la première source de nos désaccords. Zbigniew se leva, rejoignit le plan de travail de la cuisine et se servit un verre d'eau. Il ne se pressa pas de répondre.

— Ces dernières années, j'ai pris seul toutes les décisions concernant cette maison, finit-il par dire. Elles n'étaient pas toujours bonnes, mais au moins, je savais à qui en attribuer la responsabilité.

— C'est un arrangement confortable.

— Très. Jusqu'au moment où l'on commence à comprendre qu'on ne peut pas tout faire soi-même.

Il me regarda depuis l'autre bout de la pièce. Toute trace de plaisanterie avait disparu de sa voix.

— Cette maison demande plus de travail que je ne l'imaginais. Le jardin surtout. Je ne veux pas engager quelqu'un pour faire ensuite semblant de mieux connaître son métier que lui.

— Alors pourquoi avez-vous tant de mal à déléguer ne serait-ce qu'une partie des décisions ?

Il posa son verre.

— Parce que c'est chez moi, Bożena.

Je ne répondis pas immédiatement. Il avait prononcé mon prénom avec le même naturel que lors de nos adieux, mais cette fois, quelque chose de plus ferme se cachait derrière ses paroles. Comme si la propriété représentait pour lui non seulement un droit, mais aussi un moyen de se protéger de l'imprévisibilité des autres.

— Je n'essaie pas de vous enlever cet endroit, dis-je calmement. Je veux faire en sorte que vous puissiez y vivre comme vous en avez besoin. Cela exige de la confiance.

— Et vous, vous faites facilement confiance ?

Sa question toucha un point sensible que je n'avais aucune intention de dévoiler à un client.

— Dans mon travail, je fais confiance aux accords consignés par écrit.

— Réponse habile.

— Réponse sincère.

Il revint à la table. Pendant quelques instants, il compara le contrat aux plans, puis demanda un stylo. Il désigna deux clauses relatives au calendrier et proposa que nous ajoutions l'obligation de nous consulter avant de commander toute modification des travaux. J'acceptai, en ajoutant une disposition exigeant une approbation écrite des coûts.

Lorsque nous eûmes terminé, j'éprouvai une véritable satisfaction. Non parce que j'avais remporté notre désaccord, mais parce que, pour la première fois, nous avions parlé des limites réelles de notre collaboration.

Zbigniew signa le document. Cependant, avant de me le rendre, il maintint la feuille sous sa main.

— J'ai une condition qui ne figure pas ici.

— Je vous écoute.

— Je ne veux pas d'un jardin qui soit beau uniquement sur les photos. Je veux un endroit où l'on ait envie de sortir même au mois de novembre.

Il me surprit. La plupart des clients parlaient d'une terrasse imposante, de l'effet produit devant la maison ou des couleurs visibles depuis le salon. Lui évoquait un après-midi ordinaire et froid.

— Qu'aimeriez-vous y faire à ce moment-là ? demandai-je.

— M'asseoir. Écouter la pluie. Peut-être boire du thé avec quelqu'un qui ne passerait pas son temps à regarder sa montre.

Il avait prononcé ces mots sans insister particulièrement, mais son regard s'attarda sur moi un peu plus longtemps.

— Cela peut se concevoir, répondis-je.

— La compagnie aussi ?

— Non. Cela, vous devrez vous en charger vous-même.

Il sourit et, pour la première fois depuis longtemps, j'éprouvai du plaisir à participer à une conversation dans laquelle je n'avais besoin ni de prouver ma valeur ni de dissimuler ma féminité derrière mon assurance professionnelle.

Après la signature du contrat, nous sortîmes dans le jardin pour repérer les endroits nécessitant des mesures supplémentaires. Le soleil perça les nuages et réchauffa les pierres humides. Près du vieux mur, je découvris une petite touffe de sédums qui avait survécu malgré le manque d'entretien. Je m'accroupis et écartai les feuilles mortes.

— Nous ne touchons pas à ceux-là, déclarai-je.

— Vous recommencez à donner des ordres ?

— Je sauve ce qui n'a pas besoin d'être sauvé en l'arrachant.

Zbigniew s'accroupit à côté de moi. De près, je remarquai de petites taches de rousseur claires sur ses mains et une fine cicatrice près de son pouce.

— Mon père plantait toutes sortes de choses ici, dit-il. Sans aucun plan. Au printemps, il rapportait quelque chose du marché et, à l'automne, il avait oublié où il l'avait mis en terre.

— On dirait un homme qui aimait les surprises.

— Plutôt un homme incapable de passer devant une plante sans s'y intéresser.

Je perçus de la tendresse dans sa voix. Je ne lui posai pas de questions sur son père. Certains souvenirs méritent d'être accueillis sans qu'on exige immédiatement qu'ils soient prolongés.

Lorsque nous nous relevâmes, Zbigniew me tendit la main pour m'aider à franchir une partie glissante de l'allée. Je l'acceptai sans hésitation. Sa paume était sèche et chaude. Il me lâcha dès que j'eus retrouvé mon équilibre, mais pendant les quelques pas suivants, je restai consciente qu'il marchait tout près de moi.

Près du portail, son téléphone sonna. Sur l'écran, j'aperçus le nom de l'entrepreneur dont il m'avait parlé auparavant. Zbigniew décrocha et écouta un moment, les sourcils froncés.

— Non, Marek. Garde les matériaux chez toi. Nous modifions l'aménagement. Oui, je sais que tu as déjà commandé une partie du bois. Envoie-moi les frais d'annulation.

Il me jeta un coup d'œil.

— Non. Madame Król ne va pas modifier son projet pour s'adapter à des matériaux déjà achetés. Nous allons d'abord déterminer ce qui est raisonnable.

Je détournai les yeux vers le jardin. Je ne voulais pas qu'il remarque combien cette seule phrase comptait pour moi. Il était capable de revenir sur une décision et d'en assumer le coût. Cela ne résolvait pas toutes nos différences, mais prouvait que je n'avais pas affaire à un homme totalement fermé au changement.

Une fois l'appel terminé, Zbigniew rangea son téléphone.

— Cela va me coûter quelques centaines de zlotys.

— Je vous avais prévenu.

— Je sais. Ne souriez pas de cet air triomphant.

— Je ne souris pas.

— Bien sûr.

Il s'appuya contre le portillon et regarda ma voiture.

— Vous partez toujours immédiatement après avoir terminé votre travail ?

— J'ai généralement d'autres obligations.

— Et aujourd'hui ?

J'en avais. Trois messages de clients attendaient une réponse, ainsi qu'un devis pour un jardin à Nałęczów. Je pouvais néanmoins m'en occuper plus tard. Le problème n'était pas le manque de temps, mais le fait que je comprenais parfaitement la direction que prenait cette conversation.

— Aujourd'hui aussi, répondis-je.

Il accepta ma réponse sans afficher une déception calculée.

— Dans ce cas, à bientôt pour les prochaines mesures.

Je montai dans ma voiture, consciente de son regard tranquille posé sur moi. Ce ne fut qu'après avoir rejoint la route qui menait vers Kazimierz que je remarquai avoir laissé chez lui une copie de l'une de mes esquisses. Ce document ne m'était pas indispensable. J'en possédais une version numérique.

Malgré tout, je songeai à faire demi-tour.

Je m'arrêtai près d'une petite boutique pour acheter de l'eau. Sur le parking, je reçus un appel de mon amie Marta,

qui dirigeait une galerie de céramique à Lublin et estimait depuis des années que je me débrouillais trop bien toute seule.

— Alors, cette grande maison ? demanda-t-elle.

— Grande, ancienne, magnifiquement située. Le propriétaire est difficile.

— Séduisant ?

— Marta.

— Donc oui.

Je soupirai en regardant les passants.

— Il a une opinion sur absolument tout.

— Toi aussi.

— C'est bien pour cela que ça risque de poser problème.

— Ou alors tu viens de rencontrer le premier homme intéressant depuis très longtemps.

Je ne répondis pas. Marta me connaissait trop bien pour avoir besoin d'une confirmation.

Lorsque nous raccrochâmes, un message de Zbigniew apparut sur mon écran.

J'ai retrouvé votre esquisse. Je l'ai rangée dans un dossier pour qu'elle ne se perde pas. Et dites-moi, les sédums peuvent-ils également rester près de la nouvelle allée ?

Je répondis immédiatement, en expliquant que c'était possible à condition de préparer convenablement le sol. Quelques instants plus tard, j'ajoutai une phrase.

Merci pour notre conversation d'aujourd'hui. J'apprécie que vous soyez revenu sur votre décision concernant la terrasse.

Sa réponse arriva presque aussitôt.

Et moi, j'apprécie que vous n'ayez pas cherché à gagner la discussion à tout prix. Même si je crois que nous savons tous les deux que vous l'avez un peu gagnée.

Je restai un moment dans ma voiture garée, le téléphone à la main.

Puis je démarrai.

Je savais désormais que le jardin de Zbigniew Ptak exigerait de moi bien davantage que des connaissances en botanique. Ce que j'ignorais encore, c'était si je saurais rester aussi ferme face à un homme que je commençais à apprécier précisément parce qu'il n'était pas facile à vivre.

Chapitre 2 - Une place à table

Le vendredi matin, je reçus une proposition de nouvelle date pour un entretien avec le cabinet d'architecture de Varsovie. Ses responsables n'insistaient plus pour obtenir une réponse immédiate. Ils souhaitaient me rencontrer la semaine suivante afin de discuter des conditions d'une collaboration permanente. J'ouvris le message pendant mon petit-déjeuner, mais au lieu d'éprouver du soulagement, je pensai au jardin près de Kazimierz.

Je possédais ma propre maison à la périphérie de Lublin, un petit jardin et un atelier aménagé dans un ancien garage. J'avais construit tout cela progressivement, au fil d'une quinzaine d'années. Rien n'était parfait. Le toit avait besoin de réparations, l'atelier était parfois froid en hiver et, par temps de pluie, le chemin menant au portillon se transformait en une bande de terre boueuse. Malgré ces inconvénients, j'aimais savoir qu'aucun projet décidé par quelqu'un d'autre ne pouvait bouleverser soudainement ma vie.

Mon premier mari avait l'habitude de prendre des décisions pour nous deux, puis de s'étonner que je ne lui en sois pas reconnaissante. Ma deuxième relation s'était achevée plus paisiblement, mais m'avait laissé une lassitude semblable. L'homme avec lequel j'avais vécu pendant cinq ans considérait mes ambitions professionnelles comme un charmant passe-temps, jusqu'au jour où elles avaient commencé à me prendre davantage de temps que ses propres besoins.

Je ne voulais plus avoir à expliquer pourquoi mon travail représentait pour moi bien plus qu'un simple moyen de gagner ma vie.